**Le texte qui suit est ma présentation, raccourcie, publiée dans le N° 28 de la revue *Le croquant* en 2000, de la conférence « *De James Joyce comme symptôme* », inédit de Lacan. Dans ce numéro la conférence était accompagnée des fac- similés des annonces par le Centre Universitaire Méditerranéen (CUM) des conférences de Lacan de 1974 et 1976. Documents que j’avais trouvés en 2000 dans des archives du CUM aux Archives départementales à Nice. Ces documents sont visibles ci-dessous.**

**Henri Brevière**

 **Parler dans le vide absolu**

Henri Brevière

**« [...] qui me donnerait le sentiment que je n'ai pas parlé dans le vide absolu. »**

Voilà comment Lacan s'adresse à son auditoire à la fin de cette conférence inédite que nous publions. Cela décrit assez bien, je crois, le caractère unique, dans l'ensemble de ses prises de parole publiques, des circonstances et du cadre - que je décrirai plus loin - dans lesquels il a accepté, ce jour-là, de parler. Quel contraste entre l’inquiétude qui s’exprime ici de s’entendre parler dans « le vide absolu » et la jouissance qui s’exprimait quatre années plus tôt de « parler aux murs » « chez lui », à Sainte-Anne ! « Il est manifeste que les murs, ça me fait jouir » lançait-il à son auditoire de la chapelle de Sainte-Anne le 6 janvier 1972.

Mise à part la description des circonstances de cette conférence, je me borne, dans ce qui suit, à dire comment je me suis finalement trouvé en pos­session de cet inédit (*in-audit*) et pourquoi je me décide à le publier aujour­d'hui dans la revue *Le Croquant*.

C'est au milieu des années soixante-dix qu'un ami du Midi m'a apporté une conférence de Lacan à Nice enregistrée sur cassette. Après l'avoir écoutée, je suis resté très longtemps sans plus m'intéresser à cette cassette. J'ai toujours pensé que si j'avais cet enregistrement, beaucoup de gens devaient l'avoir aussi. Cependant, je ne le voyais jamais apparaître dans les différentes publications des textes de Lacan. La cassette était accompagnée de son titre : « *De James Joyce comme symptôme* », et de la date : le 24 janvier 1976. Ce n'est que récem­ment que j'ai découvert la mention faite par Lacan d'une conférence qu'il est allé prononcer à Nice sous le titre « *Le phénomène lacanien* » (on trouve cela dans le *Séminaire XXII* intitulé *RSI*) 1 ; il était facile d'en déterminer assez pré­cisément la date : fin novembre ou début décembre 1974. Ceci ne correspon­dait pas à ma conférence et je ne trouvais nulle part, dans Lacan, mention d'une autre conférence à Nice. Je constatais par ailleurs que ses principaux biblio­graphes, Élisabeth Roudinesco et surtout Joël Dor, ne mentionnaient pas l'exis­tence de ces conférences.

 je me décidais alors à aller sur place faire une petite enquête. Je découvris très vite une institution à la fois municipale et universitaire : Le Centre Universitaire Méditerranéen (CUM), qui programme, toute l'année et plusieurs fois par semaine, des conférences très grand public dans un magnifique amphithéâtre Art déco aménagé au début des années trente dans une villa du XIXe, la villa Guiglia, sise au 65, promenade des Anglais. J'appris ainsi que Lacan était bien venu deux fois de suite au CUM à un an d'intervalle, et je retrouvais les dates et titres des confé­rences dans les communiqués de presse diffusés par le CUM dans *Nice Matin*.

En étudiant l'enregistrement que je possédais, je vérifiais qu'il s'agissait bien de la seconde conférence « *De James Joyce comme symptôme* ». D'abord, Lacan y parle effectivement de Joyce, ensuite et surtout, il fait mention d'un voyage qu'il vient d'effectuer en Amérique. Ce voyage d'une quinzaine de jours, fin novembre et début décembre 1975, l'a amené dans des universités de la côte est : Columbia à New York, Yale et le Massachusetts Institute of Technology. On trouve les conférences prononcées pendant ce voyage dans le numéro 6-7 de la revue *Scilicet*, aux éditions du Seuil. Ceci se passait deux mois avant notre conférence de Nice.

Il y avait donc là deux conférences de Lacan dont je n'avais jamais vu aucune trace publiée un quart de siècle après qu'elles ont été prononcées et dont l'existence même n'était mentionnée nulle part, du moins pour la seconde. Était-il possible qu'elles n'aient pas été enregistrées, ou avaient-elles été enre­gistrées mais non diffusées ? Pour essayer de savoir, je publiais dans le numéro 24 de la présente revue une note sur « *Lacan à Nice* » avec les communiqués de presse de *Nice Matin* et un appel à information.

Peu de temps après, j'appris que la première conférence « *Le phénomène lacanien* » venait de ressortir à Nice après vingt-cinq ans de confinement local. Elle est publiée dans *Les Cahiers cliniques de Nice* numéro 1, juin 1998, avec une présentation et des commentaires des personnes qui la détenaient. Curieusement, dans cette publication, il n'est fait aucune mention de l'existen­ce de la seconde conférence. Des Niçois qui s'intéressent à Lacan savent bien qu'elle a eu lieu mais, apparemment, ils n'en ont aucune trace... Ce qui est bien étonnant. En tout cas, cela m'apprit qu'à Nice on n'avait sans doute pas cette seconde conférence. Finalement, alors que j'avais très longtemps pensé qu'elle était entre les mains de beaucoup de gens bien placés pour la publier, je devais maintenant penser que j'étais seul, peut-être, à en avoir eu un enregistrement. L'appel à information du numéro 24 du *Croquant* est resté pour l'instant sans réponse, je me dois donc aujourd'hui d'en publier une transcription afin que puissent en prendre connaissance tous ceux qui s'intéressent à l'enseignement de Lacan. Il faut souligner que cette conférence « *De James Joyce comme symp­tôme* » prend place dans un des cycles de la programmation du CUM pour l'an­née 1975-1976 : le cycle « Art et littérature ». Lacan y parle après Alain Decaux et avant Ionesco et Romain Gary ; le titre est évidemment de lui, ce qui n'est pas le cas de la première conférence dont le titre, « *Le phénomène lacanien* », lui avait été proposé par Jean Poirier, professeur d'anthropologie à l'université de Nice et secrétaire général du CUM à l'époque. Lacan avait « accepté » ce titre, tout en disant plus tard que c'était là une « peau de banane1 » qu'on lui avait glis­sée sous le pied !

J'ai essayé de proposer un texte lisible - mais sans atténuer les digressions et diffluences, sans gommer les bizarreries lexicales ou de prononciation que j'ai essayé d'éclairer en note - et en conservant beaucoup des caractéristiques de l'oral : hésitations, interruptions, silences, etc. J'ai indiqué par ailleurs, entre crochets, les réactions de la salle les plus perceptibles sur l'enregistrement (apparemment, la salle se manifestait assez fortement ce jour-là, le lecteur appréciera) parce qu'elles expliquent certains éléments du texte, et aussi parce qu'elles témoignent de la manière dont le discours de Lacan pouvait être reçu par un « grand public », sans doute largement ignorant de son œuvre et... indé­pendant de sa personne. C'est peut-être la seule fois où Lacan a eu à parler devant un tel auditoire, les auditeurs qui se rendirent à cette conférence, sans doute beaucoup d’ « abonnés », y allèrent pour entendre parler d'art et de littérature : de Ravel par Bernard Gavoty, d'Alexandre Dumas par Alain Decaux, de Cyrano de Bergerac par Pierre Bornecque etc., et de James Joyce par Jacques Lacan… Il est douteux que ces auditeurs, « abonnés » à ces conférences azuréennes, aient même su, ne serait-ce qu’un tant soit peu, qui était Lacan, d’où leur surprise perceptible dans

l’enregistrement. On y entend aussi des manifestations de chahut (un auditeur de cette conférence m’a dit qu’il y avait dans l’amphi, ce jour là, un petit groupe d’ «  anarchistes » qui étaient venus pour chahuter, c’est en effet sensible dans l’enregistrement. Ça prouve que eux, au moins, les seuls sans doute, dans cette assistance, connaissaient Lacan, au moins de « réputation »…)

 Comme Lacan a toujours été très soucieux de savoir à qui il parlait on comprend que, ce jour-là, il ait eu le sentiment qu’il n’y avait pas de rapport entre lui et cet auditoire, le sentiment d’avoir « parlé dans le vide absolu. » Cela expliquerait aussi qu’il ne fait

aucune allusion à cette conférence dans son séminaire, ce qui n’arrive pratiquement jamais pour ses autres déplacements et prises de parole « extérieures ».

Dans la transcription de l’œuvre orale de Lacan, le respect le plus scrupuleux possible de cette oralité, comme j’ai essayé de le faire, est souhaitable. Cela pourrait contribuer (peut-être...) à réduire le caractère fantaisiste de certaines interprétations et paraphrases... et paraphrases de paraphrases, que l'on peut lire ici et là…

Cela dit, certains auteurs n’ont même pas besoin d’être égarés par des transcriptions douteuses pour produire des paraphrases échevelées. Certaines cependant ont au moins le mérite d’être amusantes…par exemple celle-ci rencontrée récemment et qui vaut son pesant de cacahuètes, elle est d’un membre important (en région) de l'Ecole de la Cause Freudienne, il affirme « **la conjonction impossible de la langue et du sexe** » et cela dans un éditorial ( Editorial: *L’ACF à l’heure de* « L’Autre n’existe pas », *Par Lettre*, n°5, ACF-Rhône-Alpes ). Je suppose qu’il a cherché par là à traduire à sa manière le fameux aphorisme de Lacan « Il n’y a pas de rapport sexuel »

Qu'a-t-il voulu faire en forgeant cette expression? A-t-il cherché à atténuer ce qu’il pense être un rigorisme sévère et interdicteur de Lacan, en restreignant à la langue le champ d'application de sa formule? : il n’y a pas de rapport possible entre la langue et le sexe, c’est impossible,…interdit quoi!... Mais tous les autres rapports sont possibles… autorisés…

 Ou bien, trouvant que la formule du maître de la rue de Lille n’était pas assez précise, a-t-il voulu la préciser ? : « il n’y a pas de rapport sexuel »…ou pour être plus précis il n’y a pas de rapport possible entre la langue et le sexe…

Dans les deux cas c'est beaucoup d'audace de vouloir ainsi corriger le Maître. Aucun lacanien n'avait osé, avant lui, une pareille formule, aucun, sans doute, n'osera la répéter.

1 Le Séminaire, livre XXII, RSI, leçons du 10 décembre 1974 et du 11 février 1975.